

B A S H I R

de Ahmad Ramezan Zadeh
1997 - 1h 05 - VOSTF
I R A N

Résumé :

Bashir a 12 ans, il vit pauvrement avec sa mère dans une province méridionale de l'Iran. Comme la plupart des enfants du village, il se joint aux contrebandiers pour gagner un peu d'argent et compléter les maigres revenus de sa famille, depuis la disparition du père.

Un jour, pour échapper à un policier, il se réfugie dans une cabane habitée par un inconnu, joueur de **tenbûr** kurde.

Envouté par la mélodie de l'instrument, Bashir se lie d'amitié avec l'étranger, dans l'espoir d'apprendre à en jouer...

Propos du réalisateur

« Ce film est mon premier récit de voyage. J'ai essayé de faire un film visuel et réaliste.

Je voulais qu'il représente une part de ma personnalité, et qu'il soit ancré dans ma région et dans son temps. Je voulais aussi témoigner pour les générations futures.

Je pense qu'il faut parler indirectement des problèmes locaux. Le film se passe au sud de l'Iran, au bord du golfe persique.

La musique, le cheval, la mer et la montagne sont parties intégrantes des mythes de cette région. Toutes les chansons les évoquent.

Dans l'histoire du peuple kurde, mais aussi du peuple iranien, la musique avait et a encore un rôle important. Dans cette région particulièrement, les événements, heureux et malheureux, les épopées, la guerre, l'amour et les sacrifices ont été exprimés par la chanson et la musique.

Cela fait partie de l'histoire des kurdes.

Des siècles de misères et d'errance ont forgé l'âme de ce peuple et font partie de son histoire.

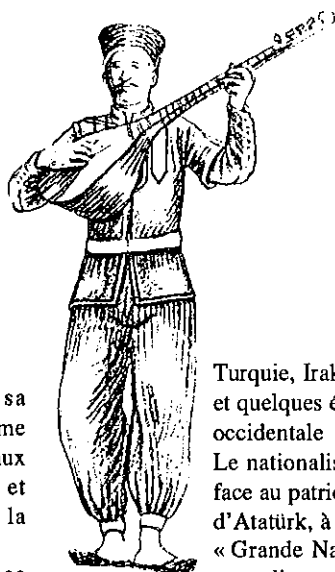
Le scénario de Bashir a été écrit d'après les traditions et coutumes du peuple kurde. »

Le peuple kurde

Les kurdes, qui sont aujourd'hui estimés à plus de 25 millions, descendent de tribus de langue iranienne installées, plusieurs siècles avant J.C. dans l'actuel Kurdistan (situé aux confins de la Turquie, de la Syrie, de l'Irak et de l'Iran, sur une superficie d'environ 500 000 Km²).

Leur mode de vie d'éleveurs transhumants et leur structure tribale très émiétée ont peu évolué au cours de l'histoire. Jusqu'en XIXème siècle, aucune puissance n'est parvenue à les soumettre durablement.

Avec la délimitation des états modernes au Proche Orient, les kurdes, qui étaient répartis jusqu'au début du XXème siècle entre deux empires se retrouvèrent dispersés principalement entre trois états :



A partir de 9 ans

Turquie, Irak, Iran, avec une minorité en Syrie et quelques éléments en Transcaucasie occidentale (Arménie et Azerbaïdjan).

Le nationalisme kurde s'est alors développé, face au patriotisme exacerbé de la Turquie d'Atatürk, à l'idéologie conquérante de la « Grande Nation arabe » et à la monarchie centralisante du Chah d'Iran.

Chaque fois que les kurdes se sont révoltés pour obtenir leurs droits nationaux, les différents gouvernements ont répondu - et continuent de répondre - par la répression.

La musique kurde

Dans la vie culturelle des kurdes, fractionnés comme ils le sont (dans les temps anciens par les barrières féodales, aujourd'hui par les frontières des états), la musique est devenue un moyen privilégié d'expression : elle exerçait et exerce toujours une fonction sociale précise et élémentaire.

Des chroniques historiques à la poésie lyrique, de l'épique au chef-d'oeuvre littéraire, tout est chanté, tout est mis en musique, de manière à pouvoir les mémoriser plus facilement et les transmettre aux générations futures.

La musique kurde est donc principalement une musique populaire et anonyme.

C'est à travers les chansons qu'accompagne le **tenbûr**, que les enfants apprennent l'histoire de leur peuple. en dehors de leur intérêt informatif concernant des événements du passé, ces chansons sont précieuses pour nous, car elles éclairent les mentalités, les valeurs et archétypes des différentes couches de la société kurde d'hier et d'aujourd'hui.

Le tenbûr

Le **tenbûr** ou **luth kurde** est un des instruments les plus populaires de la musique kurde. Il est l'ancêtre de la plupart des instruments à cordes pincées.

Sa table d'harmonie est en générale creusée dans une pièce de bois de mûrier.

Sa technique de jeu très difficile à maîtriser, utilise différents modes de pincement des cordes, qui permettent au musicien de produire des effets et des accentuations rythmiques très diverses, imitant ainsi les sons de son environnement, comme par exemple, un torrent, une cascade, le galop d'un cheval, autant de sons et de rythmes musicaux, qui créent la sensation de plusieurs instruments en un seul.

Le **tenbûr** a toujours été considéré comme un instrument sacré, associé à la musique des soufi kurdes

de l'Ouest de l'Iran et il est fort probable que son répertoire soit basé sur l'ancienne musique persane.

« *Ces chants et ces rythmes disent les sages, que nous enseigne la vie, jour après jour, sont les chants de la Roue qui est sans âge, et on les chante grâce au **tenbûr**.* »

A propos du film

« Quel est ce pays ? »

Une plage, la mer est calme, le soleil promet de se coucher, un enfant, musicien d'occasion, tape avec obstination sur un bidon. C'est **Bashir**.

Quelques ragazzi et leurs corps de danseurs, invoquent les esprits « diaboliques » du chant. Les bateaux - shaps and colors - veillent.

C'est l'heure du plaisir, de la transe, de la contrebande...

De quoi s'agit-il ici ?

Après avoir pris d'assaut une caisse de cigarettes, qui lui économisera quelques journées de travail au marché du bourg le plus proche, **Bashir** échappe de peu à la jeep de la police qui le prend en chasse.

On ne peut pas dire qu'il ait le temps de se demander qui, éventuellement, a dénoncé la petite bande. C'est préférable pour le film, qui prend alors la direction du conte initiatique, du récit d'apprentissage.

Réfugié dans une des cahutes qui bordent la plage, **Bashir** rencontre l'homme élégant, le joueur de **tenbûr** qui le mettra comme malgré lui, dans cette position de l'élève à laquelle il n'avait plus droit, et qui viendra confirmer sa vocation de musicien.

La grande séduction du film provient essentiellement de ce rapport au danger, omniprésent, mais toujours porté à un niveau de fiction qui le transforme d'une manière inattendue.

C'est évident, **Bashir**, petit garçon opiniâtre, a toujours su choisir sa peur, a la différence de son pêcheur de père, qui mourut en mer, et puisque la police ne le laisse pas construire sa vie de pirate, **Bashir** décide, au hasard d'une rencontre, qu'il est temps de jouer d'un instrument et de chanter la tristesse de l'homme.

Il n'y a là nulle complaisance, nul évitement des obstacles que la vie peut opposer à un petit garçon iranien.

Il y a plutôt l'art de transmuier une difficulté à vivre comme on l'entend, en travail acharné, sans jamais se départir du sentiment que ce que l'on fait est risqué.

Quel est ce choix de Bashir ?

Face à un homme qui se débat comme il peut avec la perte de sa femme et de son fils lors de la guerre entre l'Iran et l'Irak, et qui crache sang et poumons, face à cet homme aux doigts fins, au front soucieux, **Bashir** décide de devenir un fils.

Comment ?

En refusant les codes sociaux et musicaux en vigueur - presque sans le savoir, sans en tirer de fierté particulière, sinon celle de faire ce qui lui semble nécessaire.

En Iran, on va à l'école, le Kurde d'Iran est iranien, et le chant, pour échapper quelque peu à l'opprobre qui pèse sur lui, s'accompagne d'un instrument précis : l'**oud**.

Mais **Bashir** a rencontré un homme élégant, et a décidé de jouer du même instrument que lui, le **tenbûr** - instrument de tradition kurde et non iranienne. Lorsqu'il se rend en ville pour changer les cordes du **tenbûr**, il doit se rendre à l'évidence : on n'en vend pas. Mais pour **Bashir** comme pour son maître, « *un Kurde est un Kurde* », et le **tenbûr** est le seul instrument de musique.

C'est ainsi et ainsi seulement que **Bashir** devient ce qu'il a toujours été : un ami du diable, un fils de Kurde, un rebelle dans la règle - celle qu'un homme affable, ironique et doux voudra bien lui enseigner, tant que sa santé le lui permettra.

Bashir est l'histoire de ce petit garçon en retard sur lui-même, qu'une rencontre projette en avant, sans crier gare, à l'endroit exact où le désir ne se met plus en mots et promet de s'exprimer en sons.

C'est un beau film, parce qu'il rend possible l'idée d'un Paradis des sens, où alterneraient le plaisir d'un repas, ses couleurs, ses gestes indiens et la variété des sons, brusques, longues envolées aussitôt ralenties par le bruit du vent, par une quinte de toux.

Bashir est comme saturé de ces sensations qui donnent le sentiment d'une plénitude paradoxale, le rythme euphorique d'une trajectoire que les fantômes de la guerre et du passé menaceront toujours.

Un instant, **Bashir** semble tout à sa joie d'apprendre le **tenbûr**. La caméra entame ce même mouvement courbe qu'au début du film, lors de la danse des « diables », mais cette fois, la courbe nous projette dans une autre sphère du temps : où l'image passée d'une femme iranienne, juvénile et souriante, enfin démasquée, s'ajoute à l'image présente du maître aux cheveux blanchis, tristement arrimé à son **tenbûr**.

C'est dans cette courbure du temps que le réalisateur trouve le plan et la vitesse qui poussent et menacent à la fois ces personnages - cette force, qui leur dénie le droit de prendre la pose (l'enfant-orphelin, le Kurde-malingre, l'élève-modèle, le professeur-bonace), tout en les incitant à transformer leur chagrin en puissance créatrice.

Cette transformation, c'est aussi le secret de la continuité de la nuit et du jour, que **Bashir**, à force de travail, découvre.

Chez les joueurs de **tenbûr**, il y a un nom pour désigner ce secret, un nom parmi d'autres : le « *jelloshah* » - « *c'est un mode* », un mode « *très doux* », nous dit le maître.

C'est une position précise des doigts sur les cordes, une manière parmi d'autres de produire l'accord, qui ne réconcilie personne, mais influe directement sur nos vies.

Un mode : un geste répété, arraché, jusqu'à produire le son désiré.

C'est désormais au tour du spectateur de découvrir ce mode d'être et de l'approcher du sien. »

Julien Husson.

Sources : Films de l'Atalante